1473

16

LES

DEUX BISCUITS

TRAGÉDIE

TRADUITE DE LA LANGUE QUE L'ON PARLAIT JADIS
AU ROYAUME D'ASTRACAN

Et mise depuis peu en vers français.

SE VEND A ASTRACAN
CHEZ UN LIBRAIRE

M. DCC. LII.

Digitized by Google

LES

DEUX BISCUITS

TRAGÉDIE.

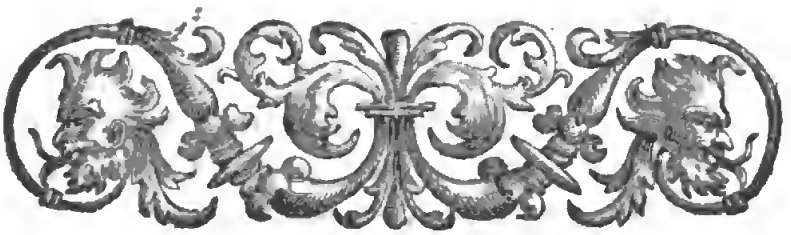
ACTEURS

—

GASPARIBOUL, usurpateur du royaume d'Astracan.
RISSOLE, pâtissier.
ABUBEF, princesse du sang des légitimes rois d'Astracan.
NADERI, confident de Gaspariboul.
DILAZAL, fils du feu roi d'Astracan.
VAZIPOURS, } négresses suivantes d'Abubef.
AZINA, }
Les grands du royaume, la garde du roi et le peuple.

La scène se passe dans la capitale du royaume d'Astracan, au palais d'Abubef.

———



LES
DEUX BISCUITS

TRAGÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

DILAZAL, ABUBEF, GASPARIBOUL.

La scène représente une chambre à coucher où l'on voit un lit placé entre deux portes, l'une desquelles est la porte d'entrée, et l'autre donne dans une garderobbe. Gaspariboul sort du lit et s'en va. Une négresse entre par la garderobbe; elle a soin de fermer toutes les portes dès que Gaspariboul est sorti: elle tire de dessous le lit une grande cassette fermée à clef; après l'avoir ouverte, elle rentre dans la garderobbe. Le prince Dilazal sort de cette cassette, regarde le lit, et voit avec douleur la princesse Abubef qui dort. Il commence la pièce par le monologue qui suit.

DILAZAL.

N es-tu point las, Destin, de me persécuter ?
Aurai-je des malheurs encore à redouter ?

Un traître, n'écoutant que ses chaleurs bouillantes,
A pollué ma sœur, ma mère et mes deux tantes ;
Le cruel, pour remplir ses effrénés désirs,
Fit servir ma famille à ses honteux plaisirs :
Le lâche assassina mon père par derrière,
Ce monstre a violé jusques à ma grand'mère,
En dépit de son âge et de ses cheveux blancs :
Voilà, voilà les jeux des infâmes tyrans.
Pauvre grand'mère, hélas ! dans cet affreux désordre
Tu voulus, m'a-t-on dit, essayer de le mordre,
Mais le tems, qui nous fait pic, repic et capot,
Ne t'avoit pas laissé seulement un chicot.
Il nage dans du lait, en portant ma couronne :
Son crime me l'ôta, son crime la lui donne ;
Sa rage, dans ces lieux, n'ayant rien de sacré,
Père, mère, sœur, frère, il a tout massacré.
Enfin j'échapai seul : ma fidelle nourrice
Fit si bien qu'on me crut mort d'une cicatrice.
Caché, depuis trois ans au fond de ce palais,
Une princesse a soin d'appaiser mes regrets ;
C'est son appartement qui me sert de retraite,
Ses chatouillans appas ont causé ma défaite,
Son cœur docile et tendre a comblé tous mes vœux.
Pour n'être point oisif, mes transports amoureux
Dans ses généreux flancs se sont plus à construire
Deux garçons héritiers de cet auguste empire :
Mais hier... ô malheur que je n'ai pû prévoir !
Pour la première fois le tyran vient la voir,
Ses femmes sur le champ me mettent en cachette
Sous ce malheureux lit, et dans cette cassette
Où l'on tient en dépôt ses sales caleçons,
Ses mouchoirs à tabac, et jusqu'à ses chaussons :
Je me couche dessus presqu'à plat sur le ventre ;
On m'enferme à la clef. Le tyran vient, cogne, entre ;

Par un trou, je le vois s'asseoir dans un fauteuil,
La princesse lui faire un doucereux accueil :
Ils ont parlé tout bas, et puis plus haut, ensuite
Il donne un certain ordre à des gens de sa suite ;
Je vois mettre la nape, apporter plus d'un plat,
Dont le goût, malgré moi, flattoit mon odorat ;
Ils se sont mis à table, elle a fait la folâtre ;
Elle a chanté pour lui des grands airs de théâtre ;
Ils ont choqué le verre, à vous, tope, à vous, soit ;
Elle a crié, tout haut, par trois fois, le roi boit :
Après quoi le tyran, dans sa concupiscence....
Ah ! si vous aviez eu la moindre conscience,
Dieux ! l'auriez-vous souffert ? mon cœur faisoit tic tac
Sur mon dos j'entendois le lit faire cric, crac :
Je n'ai plus entendu qu'un très-profond silence.
Ah ! Job ! Job ! viens encor vanter ta patience !
(Il regarde la princesse.)
Tranquille dans le crime, elle ronfle en dormant.

ABUBEF, *s'éveillant, bâillant, et se frottant les yeux.*

Ah ! cher prince, c'est vous ?

DILAZAL.

Oui, perfide.

ABUBEF.

Comment ?
Je crois que contre moi votre bouche murmure.

DILAZAL, *ironiquement.*

J'ai grand tort en effet, et je vous fais injure.

ABUBEF.

Quelqu'un qui m'aimeroit auroit l'attention
De saisir aux cheveux la belle occasion :
Mais je vois en effet que c'est peine perduë
De rester plus longtems dans mon lit étenduë :
(*Elle appelle ses femmes.*)
Il faut donc se lever. Azina, mon jupon.

SCÈNE II.

DILAZAL, ABUBEF, AZINA, VAZIPOURS.

DILAZAL, *à part.*

O ciel ! me voir traiter comme un Colin Tampon !

ABUBEF, *à ses femmes.*

Mes chaussettes ! mes bas !

DILAZAL, *à part.*

La fureur me boursoufle.

ABUBEF, *à ses femmes.*

Mon pet-en-l'air, cherchez ma seconde pantoufle.
(*Au prince Dilazal.*)
J'ai soupé, j'en conviens, avec votre rival ;
Mais vous ne devez pas m'en vouloir aucun mal :
C'est pour mieux déguiser à ce roi si barbare
Le coup que ma fureur aujourd'hui lui prépare :
Tu verras en ce jour l'effet de mes projets;
Tu verras, contre lui, s'armer tous ses sujets :

Ta naissance, pour eux, cesse d'être un mystère,
Et tu vas remonter au trône de ton père.

DILAZAL.

Et pour mieux déguiser vos desseins et vos pas,
Vous souffrez tous ses soins, madame, entre deux draps
Qu'il se serve de vous comme d'un cheval barbe?

ABUBEF.

Vous osez soutenir à mon nez, à ma barbe,
Que ce monstre est venu pondre dans votre nid?
Ah! j'atteste le ciel!...

DILAZAL, *ironiquement.*

Le ciel de votre lit.

ABUBEF.

Arrêtez, et songez, dans votre humeur jalouse,
Que dans peu je serai peut-être votre épouse.
Quelle preuve avez-vous d'un semblable forfait?

DILAZAL.

Le tapage indécent que votre lit a fait.

ABUBEF.

Voyez comme il défend sa vision cornuë!
Il est cocu, dit-il, parce qu'un lit remuë.

SCÈNE III.

RISSOLE, DILAZAL, ABUBEF, VAZIPOURS, AZINA.

VAZIPOURS, *à la princesse.*

Rissole, patissier, voudroit vous aborder.

ABUBEF.

Qu'il paroisse à mes yeux.

RISSOLE, *à la princesse.*

Puis-je vous demander.
Si du souper d'hier Votre Altesse est contente?

ABUBEF.

Oui.

RISSOLE.

Le cervelat?

ABUBEF.

Bon.

RISSOLE.

Et la sauce?

ABUBEF.

Excellente.

RISSOLE.

Mais vous a-t-on, madame, averti de ma part,
De ne pas employer les biscuits au hasard?

ABUBEF.

Ces biscuits sont-ils ceux...?Je frémis...je frissonne.
J'entrevois des malheurs...Parlez, je vous l'ordonne.

RISSOLE.

Par vos ordres, j'avois employé tout mon art
A faire deux biscuits de trois sols moins un liard.
L'un étoit composé de mouches cantarides,
Qui redonnent la force aux amans invalides ;
Dans l'autre dominoient l'opium et le pavot,
Qui font par leurs vertus dormir comme un sabot.

AZINA.

Oui, je les vis hier, et dans une corbeille
Les servant au dessert, j'ai cru faire à merveille.

RISSOLE.

Je connais leur pouvoir, c'est moi qui les ai faits,
Je répondrai toujours de leurs brillants effets.

ABUBEF.

Ne m'en dites pas plus, je vois tout le mystère :
J'ai mangé, par malheur, le biscuit somnifère,
Au tyran est échu celui dont la vertu
Rétablit la vigueur d'un courage abbatu.

AZINA.

Au dessert vous dormiez sur l'une et l'autre oreille,
Je vous ai mise au lit, j'ai cru faire à merveille.

ABUBEF.

Cruelle ! falloit-il me coucher à ses yeux?
Aurait-il contenté ses désirs vicieux ?

AZINA.

Il m'a donné de l'or. Sors, je te le conseille,
M'a-t-il dit; j'ai sorti, j'ai cru faire à merveille.

DILAZAL.

Enfin je conçois tout, et ce biscuit fatal
N'a fait que redoubler les forces d'un rival.

ABUBEF.

Il n'en faut point douter; dans sa fureur cinique,
Il a saisi l'instant d'un sommeil létargique ;
Je me fusse soustraite aux ardeurs du méchant,
S'il eût eu le biscuit de l'assoupissement,
L'autre auroit embelli mes nuits enchanteresses,
En excitant en vous d'amoureuses prouesses.
Le destin a voulu que ma précaution
Tournât pour ton malheur à ta confusion.
Du bonheur d'un rival, pour comble de misère,
Tu fus, dessous mon lit, témoin auriculaire;
Donne-moi le trépas, et vange ton honneur
Du crime de mon corps, et non pas de mon cœur.

AZINA, *à la princesse.*

Si j'eusse sçu cela, j'eusse éteint la chandelle,
Je vous aurois sauvé cette douleur mortelle,
J'aurois pu sourdement vous couvrir de mon corps,
De ce satire en rut soutenir les efforts.

La nuit tous chats sont gris ; et mon cœur vous proteste
Qu'en dépit du biscuit il auroit eu son reste.

VAZIPOURS, *au prince.*

Madame pourroit dire, en cet événement :
Voilà comme les biens nous viennent en dormant.

DILAZAL.

O fatal quiproquo qui me déchire l'ame !
Eh bien, vous l'avez fait sans le vouloir, madame,
Vous êtes innocente, et j'en suis convaincu,
Mais, malgré ces raisons, en suis-je moins cocu ?

ABUBEF.

Non, vous l'êtes, seigneur, rien ne vous en dispense;
Et pour mieux exciter votre ame à la vengeance,
Je vous dirai sans cesse à toute heure, en tous lieux,
Qu'un rival dans mes bras a soulagé ses feux ;
Ses mains ont prophané cette gorge d'albâtre,
Sur ma lèvre il colla sa lèvre opiniâtre.
Quelqu'endroit, sur mon corps, que vous puissiez chercher,
Vous n'en trouverez point qu'il n'ait osé toucher.
Bien plus, qui vous a dit que dans ma létargie
Je n'aurai pas donné quelque signe de vie ?
N'allez point vous flatter ; vous croyez bonnement
Que pendant ses transports j'étois sans mouvement?
Sçavez-vous le pouvoir qu'a sur nous l'habitude ?
N'ayez à ce sujet aucune incertitude,
Ce plaisir partagé n'est qu'un plus grand plaisir :
Vangez-vous : dans mon sang baignez-vous à loisir.

DILAZAL.

Devriez-vous tenir un semblable langage ?
Quoi ! loin de m'épargner une si triste image,
Vous vous plaisez, madame, à m'en entretenir ?

ABUBEF.

Ah ! c'est pour mieux forcer ton bras à m'en punir.

DILAZAL.

Oublions, croyez-moi, cette fâcheuse histoire.

ABUBEF.

Je ne pourrai jamais l'ôter de ma mémoire.

DILAZAL.

Il le faut.

ABUBEF.

Non, non, non.

DILAZAL.

Pourquoi donc ?

ABUBEF.

Ah ! seigneur,
Le coup est trop avant enfoncé dans mon cœur.

VAZIPOURS, *regardant à sa montre l'heure qu'il est, dit à la princesse :*

Le roi viendra bientôt.

ABUBEF, *au prince.*

Craignons sa jalousie,
Rentrez dessous ce lit.

DILAZAL.

Quelque sot qui s'y fie.
Vous dormiriez encore avec cet insolent,
Ou vous pourriez, madame, en faire le semblant.

ABUBEF.

Par ses soupçons affreux l'ingrat me déshonore.
Si j'en souffre de toi, juge si je t'adore,
Derrière ce vitrage, à gauche, m'entens-tu ?
Tu nous verras ensemble, et ne seras point vu.
(A ses femmes.)
Aux regards du tyran je veux qu'il se dérobe.
Cachez-le promptement...

VAZIPOURS.

Où ?

ABUBEF.

Dans ma garderobbe.
(Au prince.)
Je vais t'y retrouver, laisse faire à mon cœur,
Tu vas y recevoir le prix de ton ardeur,
Je t'ai donné deux fils ; pour prouver que je t'aime,
Je sçaurai t'y forcer à m'en faire un troisième.

DILAZAL, *en s'en allant dans la garderobbe.*

A travers ce rideau je verrai votre foi.
Madame, en lui parlant, songez que je vous voi.
(*Ils sortent tous, excepté la princesse.*)

—

SCÈNE IV.

GASPARIBOUL, ABUBEF.

GASPARIBOUL, *en chemise, son manteau royal sur le bras, en pantoufles, en bonnet de nuit, sa culotte et ses bas mis.*

Surchargé des faveurs dont votre cœur m'accable,
J'ai voulu loin de vous, objet trop délectable,
Au sortir de vos bras, goûter quelque repos.
Le sommeil sur mes yeux a versé ses pavots ;
Mais quoique séparé de tout ce que j'adore,
Un songe à mes regards vous présentoit encore ;
De vos reins, faits au tour, je touchois la blancheur,
Vos beaux yeux petilloient d'une lubrique ardeur.
Ma princesse veautroit son corps sur sa duchesse,
Elle me laissoit voir sa gorge de déesse.
Dans ma lasciveté, j'étois à vos genoux,
Vous me disiez : Grand roi, pour raison, levez-vous.
Je me lève tout droit, et dans mon trouble extrême
J'allois trop haut, trop bas...Mais vous avez vous-même...
Le plaisir me réveille, et ne vous trouvant pas,
J'endosse promptement ma culotte et mes bas,
Et viens, tout échauffé de l'ardeur qui me presse,
Réaliser mon rêve avec vous, ma princesse.

ABUBEF.

Seigneur, de tant de biens mon esprit est confus,
Vous en pouvez encor, mais moi, je n'en puis plus,
Mon ame à vos plaisirs s'est trop associée;
Je suis lasse, il est vrai, mais non rassasiée;
Et vous verrez dans peu, sans vouloir me flatter,
Si je recule ici, que c'est pour mieux sauter.

GASPARIBOUL.

Il faut donc rengainer jusqu'au fond de mon ame
Les preuves que j'allois vous donner de ma flame;
Je serai toujours prêt: j'en jure vos beaux yeux,
Mon turban, mon amour, ma barbe et vos cheveux,
Et quand vous voudrez voir l'effet de ma promesse
Vous enverrez un page avertir Ma Hautesse.

ABUBEF.

Non, demeurez ici; je vous quitte un moment,
On m'attend là dedans avec un lavement:
Je n'exige de vous que le tems de le prendre,
(*En soupirant.*)
Celui de le garder, et celui de le rendre,
Et je reviens bientôt près de Votre Grandeur
Par de nouveaux plaisirs confirmer mon bonheur.
(*Elle va à la garderobbe.*)

—

SCÈNE V.

GASPARIBOUL, *seul.*

De mes rivaux jaloux puisqu'elle me distingue,
Je voudrois me changer en canon de seringue,

Ma bouche éprouveroit de charmantes douceurs
A lui pouvoir glisser ce bouillon aux deux sœurs ;
Mais de ce lavement tandis qu'on la régale,
Détaillons le bonheur de ma grandeur royale.
Je fais très-bonne chère, et bois de bon vin vieux.
Je vous fais des cocus tout autant que je veux.
Mon sérail, composé de filles de tout âge,
Tous les premiers du mois me donne un pucelage.
A mon gré, je fais pendre un tel ou bien un tel ;
Il n'est point sur la terre un plus heureux mortel.

SCÈNE VI.

VAZIPOURS, GASPARIBOUL.

VAZIPOURS.

Avec ses lavemens, la princesse m'excède,
Toujours la flûte ! ô ciel ! Je lui donne un remède,
Il entre bien d'abord ; tout succède à mes vœux,
Je pousse doucement. Mais un vent malheureux
Dans son ventre commence un horrible tapage ;
Il force tout obstacle, il se fait un passage,
Repousse le canon, et l'envoye *ad patres*.
Par malheur, mon visage étoit un peu trop près.
Je n'en dirai pas plus, et vous sentez le reste.

GASPARIBOUL.

Parlez-moi de plus loin, car cette odeur empeste.

VAZIPOURS.

Les derrières des rois et ceux de leurs sujets
Sont égaux pour l'odeur, quand ils ne sont pas nets.

Par ma bouche, seigneur, la princesse vous prie
De l'attendre en ces lieux tandis qu'elle s'essuie.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

NADERI, GASPARIBOUL.

GASPARIBOUL, *à Naderi qui entre.*

Cette nuit, la princesse a comblé mon amour ;
Je prétens l'épouser avant la fin du jour ;
Mon trône s'affermit avec cette alliance.
Admire à quel degré j'ai porté la prudence ;
Je crois qu'on ne sçauroit la pousser aussi loin ;
De me faire cocu d'avance j'ai pris soin !
Crois-tu qu'elle refuse un semblable hyménée,
Après m'avoir donné vingt pains sur la fournée?

NADERI.

Dans tes États, tu fis cocus, suivant ton choix,
Artisans et robins et nobles et bourgeois.
De ces mêmes États il te faut faire Gille ;
Tous ces cocus armés sont maîtres de la ville,
Ils demandent ton sang, pour te faire expier
L'honneur que tu leur fis de les cocufier.
De prudens généraux conduisent la menée ;
A chaque révolté chaque charge est donnée,
Selon que le conseil est dûment convaincu
Qu'il est de ta façon ou plus ou moins cocu.
Leur armée est complette, et se range en bataille ;
Que pourras-tu tout seul contre eux tous? Rien qui vaille,
Chacun du cocuage arborant les couleurs,

L'un prend un poste ici, l'autre là, l'autre ailleurs.
Du sang royal il reste un prince légitime,
Qu'on a sauvé, dit-on, de ta rage amplissime;
Ce bruit de main en main s'est répandu partout,
Et tu n'es qu'un bâtard de l'un à l'autre bout.
On te donne le nom de cadet la Gingeole;
On te promet aussi plus d'une croquignole.
Pour te faire rôtir, l'un récure son gril,
L'autre gage percer ton auguste nombril;
L'un veut à pair ou non épiler ta moustache,
Pour t'écorcher tout vif l'autre aiguise sa hache.
Du genre du supplice ils ne sont point d'accord
Mais ils le sont du moins pour conspirer ta mort.
Il te faut déloger sans tambour ni trompette,
Et prendre, malgré, toi la poudre d'escampette.
On a tenu conseil pour tirer du canon,
Tout le monde a dit oui, personne n'a dit non.
Ta face vainement de colère se gonfle,
Ne nous endormons point lorsque le canon ronfle.
A la moutarde ici bien loin de t'amuser,
Troque, troque, crois-moi, pour les mieux abuser,
Ton beau manteau royal contre cette mandille;
Vivre est essentiel, et régner est vétille.
J'apporte ici deux seaux, une sangle, un cerceau,
Il faut te déguiser, seigneur, en porteur d'eau.

GASPARIBOUL.

Ce reçit est trop long, si la fuite est pressante,
Six vers étoient assez, et tu m'en dis quarante.
(*Il ôte son manteau, et met la souquenille*).
Quel revers!

NADERI.

Il est grand; je ne puis le nier.

GASPARIBOUL.

Tantôt j'étois évêque, et me voilà meunier.

—

SCÈNE VIII.

LES GRANDS DU ROYAUME, LES GARDES DU ROI, LE PEUPLE, NADERI, GASPARIBOUL.

UN OFFICIER *de la garde du roi.*

(*S'adressant au roi.*)
C'est en vain, pour nous fuir, que vous graissez vos bottes.
(*A un garde.*)
Attendant la prison, mettez-lui les menottes.
(*Appellant la princesse par la porte vitrée.*)
Princesse, du feu roi faites-nous voir le fils ;
Vous voyez des sujets qui lui seront soumis.

GASPARIBOUL.

(*A Naderi.*)
Vois-tu, boureau, vois-tu, que sans ton verbiage,
J'aurois eu le loisir d'échaper à leur rage?

NADERI.

Je l'ai bien fait exprès, seigneur, et chaque mot,
Par degré, vous rendoit à chaque instant plus sot.
Crainte, rage, douleur, effroi, désespoir, larmes,
Frayeur, fureur, chagrin, transport, terreurs, allarmes,
De vos regards émus, s'emparoient tour à tour,
Et votre ame, à mes yeux, se montroit à plein jour :

Je voyois allonger votre royale face,
Et prenois grand plaisir à voir votre grimace :
Vous allez de malheurs sans cesse être assailli,
Et vos pieds, à la fin, sont dans le margouilli.

—

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

ABUBEF, DILAZAL, GASPARIBOUL, NADERI, VAZIPOURS, AZINA, RISSOLE.

Les grands du royaume, les gardes du roi, et le peuple.

ABUBEF.

Le tyran n'est plus roi; peuple, voici le vôtre,
Et voilà tôt ou tard comme un clou chasse l'autre.

Tout le peuple et les grands fléchissent le genou devant Dilazal pour témoigner qu'ils le reconnoissent pour leur roi.

DILAZAL, *à la princesse.*

Je règne donc enfin; c'est le prix de vos soins;
D'un cœur reconnoissant qu'ils soient tous les témoins!
(*Au peuple.*)
Je l'épouse à vos yeux, sans nulle simagrée,
Elle m'a fait deux fils d'une seule ventrée;
Peuple, consentez-vous qu'ils soient légitimés?

CHŒUR DU PEUPLE.

Nous les adorerons comme vous les aimez.

GASPARIBOUL, *se parlant à soi-même.*

Me faudra-t-il aller du trône à la potence?

DILAZAL.

De ce tigre infernal prononçons la sentence.
(*A Gaspariboul.*)
Pour prix de tes forfaits, tu t'attens à la mort;
Mais ma haine te garde un plus funeste sort.
(*A ses gardes.*)
Qu'on sépare de lui ce don de la nature
Qui sert à fabriquer notre humaine structure;
C'est par cet endroit-là qu'il nous offensa tous.
Qu'on extirpe ce bien dont il fut si jaloux,
De sa postérité qu'on tarisse la source.
Que, pour lui, le bourreau soit un coupeur de bourse;
Qu'une cage de fer soit son appartement;
Qu'au chevet de mon lit il voye incessamment
Dans mes draps, dans mes bras, cette jeune princesse
Que je veux accabler du poids de ma tendresse;
Que, privé de plaisirs, il regrette à jamais
Et tous ceux qu'il a pris, et tous ceux qu'il a faits.

(*On emmène le tyran.*)

ABUBEF.

Que j'approuve, grand roi, cette sage conduite!
Vous avez bien trouvé la peine qu'il mérite;
Travaillez sans relâche à ce grand châtiment;
Puissions-nous le punir, seigneur, à tout moment;
Trop heureuse en cela d'être votre complice
Je brule de vous voir commencer son supplice.

DILAZAL.

Oui, nous allons sonner cet amoureux tocsin.
(A part.)
Que la vengeance est douce à l'esprit féminin !

FIN DE LA PIÈCE.

DIVERTISSEMENT.

Quatre chaudronniers amènent le tyran dans une cage de fer; le nouveau roi chante le couplet suivant adressant la parole au peuple :

Devant lui que chacun passe,
En ôtant son caudebec;
Chantez-lui de bonne grâce,
En faisant salamalec ;
Mi mi fa ré mi,
Chantez, mon petit,
Mi mi fa ré sol,
Chantez, rossignol.

Il se fait une marche comique autour de la cage, et l'on chante en chorus : Mi mi fa ré mi, etc.

LA PRINCESSE, *au tyran.*

Cette nuit, d'un grand courage,
Tu tranchois du franc moineau;
Mais un si joli ramage
Pour jamais est à vau-l'eau.
Mi mi fa ré mi, etc.

On danse.

Une des confidentes de la princesse.

Il n'a pas sujet de rire
Dans l'état où le voilà :
On a beau faire et beau dire,
Jamais il n'entonnera,
Mi mi fa ré mi, etc.

On danse.

La seconde confidente de la princesse, au parterre.

Voici la fin de la pièce ;
Notre auteur, bien inquiet,
Du fond de son cœur adresse
Cette prière au sifflet :
Mi mi fa ré mi,
Dormez, mon petit.
Mi mi fa ré sol,
Dormez, rossignol.

NADERI, *au parterre.*

Mais, messieurs, si son ouvrage
Trouve grâce devant vous,
Prouvez-lui votre suffrage,
En répétant avec nous :
Mi mi fa ré mi,
Chantez, mon petit,
Mi mi fa ré sol,
Chantez, rossignol.

On danse.

FIN DU DIVERTISSEMENT.

1472

Digitized by Google

RÉIMPRESSION FAITE A CENT VINGT EXEMPLAIRES :

DONT 116 SUR PAPIER DE HOLLANDE
ET 4 SUR PAPIER DE CHINE

N° 117

IMPRIMERIE PARTICULIÈRE.

1866.

Digitized by Google

Digitized by Google